

cule figure à la porte de la caserne de notre gendarmerie, s'était attiré une foule de quolibets ; que, trop faible et trop peu courageux pour y répondre, il avait battu en retraite, et que, revenu chez moi, il faisait jour à sa douleur par cette extravagante pantomime.

Comme, nonobstant toutes mes objections et le rappel au calme, il persévéra à en vouloir à la laine de sa couchette, je pris le parti d'avertir son prince qui le fit réprimander par un garnisaire. Alors nouvelle scène ; mon homme, saisi de terreur et de respect, ne sait plus où se cacher. Il doit partir le lendemain à l'aube ; il ne soupe pas ; on allume une veilleuse dans le vestibule ; à trois heures nous l'entendons arpenter nos corridors, il ouvre discrètement la porte d'entrée principale, la referme de même, nous laissant pour gage dans un lieu de profonde solitude, son shako oublié la veille et que dans sa frayeur il n'avait su retrouver. A côté de cet original, je dois citer comme un modèle de joviale patience, un quartier-maître d'origine saxonne que nous enfermâmes par mégarde à neuf heures du matin en partant pour la campagne, le croyant sorti, et que nous retrouvâmes le soir à jeun, n'ayant pas même osé fourrager dans notre office. Sa seule préoccupation était de justifier son absence à l'appel, et il me pria de l'expliquer.

Que j'achève ce tableau des logements militaires par les doléances d'une dame que je ne connaissais point et qui m'accosta tout effarée dans la rue Puits-Gaillot, pour me supplier de monter chez elle et de faire entendre raison à un petit lieutenant d'origine polonaise qui prétendait trop bien la traiter. Ma verte réprimande et le changement de billet de logement dissipèrent l'effroi de la pauvre dame, qui n'eut point à se poignarder.

Somme toute, je n'eus pas trop à souffrir de l'impôt des logements militaires ; il est vrai de dire que nous n'avions en ce moment à Lyon que des Autrichiens ou des Allemands du sud, mais point de Prussiens.

Les chefs de l'armée n'en persistaient pas moins dans leur dessein de lever de fortes contributions. Bubna en revenait toujours là. C'étaient de continuelles récriminations sur les spoliations faites par les Français à Vienne et partout. On cherchait à l'apaiser ; on donnait, on fournissait, mais à vrai dire le moins possible. Pour empêcher ses soldats de se griser, on mettait force eau dans le vin ;